

Pèlerins d'Espérance

Conférence du cardinal François Bustillo
Cathédrale de Tulle, samedi 23 novembre 2024

Quel cadeau pour moi d'être avec vous cet après-midi et de partager un sujet qui nous tient à cœur à tous : l'Espérance. Oui, il faut croire. Quand on croit, on espère et quand on l'espère, on vit.

Il y a un mois environ, j'étais en Normandie. J'avais été invité pour l'anniversaire d'un diocèse. Les évêques étaient là, les élus de la région aussi. Les ministres et les jeunes du diocèse ont préparé des questions : « Questions pour un cardinal ». C'est exotique, un cardinal, vous savez, et il a les réponses à tout. Alors j'ai été frappé par le contenu des questions. Les jeunes d'aujourd'hui s'interrogent beaucoup sur leur avenir et ils ont peur. J'ai été frappé par la crainte par rapport à l'avenir. Ils voient l'instabilité politique, la fragilité économique, le manque de cohésion sociale, l'omniprésence de la violence, le dérèglement climatique. Et ils sont inquiets.

Avant, vous le savez, un jeune, après la formation des études, était prêt, passionné pour affronter la vie et plonger dans le monde social et avec des responsabilités. Il voulait changer le monde, contribuer à améliorer le monde. Il aimait s'engager pour faire avancer la société et le monde. Aujourd'hui, face à l'avenir, des jeunes nous disent leurs inquiétudes, leurs craintes... Il voient un futur sombre, triste, fataliste. Et moi, je me pose la question du pourquoi : est-ce qu'ils sont plus fragiles ? Est-ce qu'ils n'ont plus de rêves ? Ou est-ce que nous leur avons préparé une société dure ? Une société qui n'a pas d'âme. Et peut-être ces derniers temps, ces dernières années, dans notre société, il y a eu plus le souci de la gestion que de la vision. La gestion du présent, avec ses complexités, nous a étouffés et nous n'avons pas pu préparer un avenir heureux et rassurant.

Nous avons la responsabilité importante de la transmission. Avec la vie biologique, on transmet un patrimoine physique et affectif. Avec la vie sociale, nous avons transmis peut-être un manque d'idéal et un excès d'idéologie ; et cela a provoqué des peurs et des crispations. Nous devons éviter, il me semble, deux extrêmes. D'abord, la réaction de l'hermétisme social. J'ai pensé un peu hostile, dont les sociologues nous parlent depuis les années 90, la réaction qui se vit au Japon : les *hikikomori*. Vous avez sans doute entendu parler ? Il s'agit des personnes qui vivent reclus chez eux. Ils ne travaillent pas, ils ne font pas d'études, ils ne sortent pas. Ils ne rencontrent personne et ils ne souffrent pas pour autant d'une maladie mentale. Face à un monde incertain et un monde dangereux, ils se renferment chez eux pour ne pas souffrir. Ils se protègent du monde. Ils font le choix d'une invisibilité sociale.

De l'autre côté, il me semble, il faut éviter l'extrême d'une réaction adolescente de révolte permanente : « Puisque le monde va mal, puisque on nous laisse une situation sociale insupportable, on décide de vivre non pas pour la société mais contre la société. » Le symptôme de cette réaction est la violence contre les institutions, contre l'autorité. On souffre et on le fait savoir.

Nous pouvons comprendre parfaitement que face aux douleurs de la vie, chacun a ses réactions, parfois proportionnées et justifiées, parfois disproportionnées et injustes. Alors, comment vivre dans cette société assoiffée de joie, de paix et d'espérance ? Est-ce que l'Église a quelque chose à dire, quelque chose à apporter à la société et au monde ?

Nous vivons au XXI^e siècle et nous avons reçu l'héritage du XX^e siècle. Au début du XX^e siècle, on nous parlait d'une société désenchantée. Et à la fin du XX^e siècle, on nous a parlé d'une société sécularisée. Nous connaissons très bien la devise anarchiste de la fin du XIX^e siècle : « Ni Dieu ni maître ». Dieu en effet, a été évacué. Il est resté à la périphérie. Mais nous avons connu beaucoup de maîtres. Chacun avec sa recette, avec ses solutions. Après la révolution de 68, 60 ans plus tard, nous avons connu beaucoup de progrès.

Mais je pose la question : d'accord, beaucoup des progrès., mais sommes-nous plus heureux ? La violence sociale est très présente et elle fragilise l'architecture sociale. L'idéal de la fraternité est resté sur le fronton de nos mairies. Mais qui essaye d'incarner l'idéal d'une vie fraternelle ?

Moi, par nature et par culture, je ne suis pas pessimiste, mais essayant d'être responsable., je tente de contribuer à une société meilleure. L'Église, nous le savons, elle n'est pas très puissante. On nous le dit souvent. Vous l'entendez, je l'entends : « Vous n'avez plus de vocations ! », « Il n'y a que des mamies à l'église. », « Les jeunes se sont éloignés. », « On ne vous écoute pas », « Vous avez eu plein de scandales », etc.

Et dans ce contexte et avec ces provocations, nous rencontrons des jeunes qui cherchent de repères spirituels solides. Souvent, beaucoup de jeunes et de moins jeunes cherchent la spiritualité, mais à travers des voix exotiques : ils partent au Tibet, en Inde, en Amazonie... Ils partent loin parce qu'ils veulent se retrouver de près.

Et vous le voyez, ici comme ailleurs, beaucoup des jeunes adultes demandent le baptême. Ils n'ont pas connu le cléricalisme ou la domination de l'Église. Ils ont connu le vide spirituel. Aujourd'hui, rencontrer un prêtre, c'est parfois compliqué. Il y a peu de prêtres et très pris par le ministère. Ces personnes veulent rencontrer aussi des prêtres, des hommes d'Église, des guides spirituels...

Dans la vie d'adultes, nous le voyons tous les jours, après une vie épuisée dans l'avoir, le pouvoir, le faire, le savoir, nous rencontrons des personnes qui sont vides à l'intérieur. L'être n'a pas été soigné, l'être profond, notre identité n'a pas été accompagnée. Dans la vie sociale, ils ont soigné le personnage, mais il n'ont pas soigné la personne. Alors je vous propose deux pistes pour vivre dans l'Espérance, dans un monde en quête de repères : la voie de la réparation et la voie de la vision.

Il y a quelque temps, j'avais pas parlé de ça avec quelqu'un, avec un député. Il m'a dit : « Mais c'est presque un projet politique ! ». Non, c'est un projet évangélique. D'abord, la voie de la réparation. Le franciscain qui vous parle n'a pas oublié les paroles puissantes du Christ à Saint François. Quand il se pose des questions, il se cherche. « François, va, répare mon Église. » Saint François est l'homme de la réparation.

On répare quelque chose qui a été abîmé. On lui redonne sa beauté des origines. Mais pour réparer, il faut de la force, de la volonté, de l'espérance. Dans les années 70 et 80, il y a eu la réparation de la chapelle Sixtine à Rome. Avant de réparer les fresques et les couleurs, il a fallu réparer les fissures des fresques. Il y a eu un nettoyage préliminaire. Ceux qui avait la responsabilité de soigner les fresques, ils ont vu l'épaisseur de l'ombre de presque cinq siècles de suie, de fumée, de poussière. On voyait un bleu, mais il était assombri. Il y avait des couches de fumée, de poussière qui avaient assombri ces couleurs célestes.

Le processus de nettoyage de la chapelle Sixtine me fait penser au processus de dégradation qui pourrait toucher nos vies, nos vies à nous tous, si nous ne sommes pas attentifs à l'essentiel. Il peut y avoir des éléments extérieurs qui viennent s'ajouter à la vie, l'alourdir et on perd la liberté et la splendeur. Il se peut que dans notre vie humaine, à cause du temps, du rythme intense, du surmenage, des couches sombres, c'est-à-dire la fatigue, la sécheresse, les frustrations, les déceptions, les conflits, les ennuis couvrent notre fraîcheur et notre beauté des origines.

Et alors, il nous faut un travail de *lifting* spirituel et humain pour retrouver la beauté de notre vie. Il faut faire mémoire des événements heureux de notre vie. Il ne s'agit pas d'être naïf, de vivre dans l'illusion d'être nostalgique d'un passé heureux et de se plaindre d'un présent malheureux. Ce serait trop basique. Il s'agit de ne pas oublier que nous avons tous un potentiel merveilleux que nous devons explorer et exploiter.

Rappelez-vous la parabole des talents. Nous avons tous des talents. On ne peut pas imaginer une seconde que le Seigneur en passant dans nos vies, a dit « Toi, je t'ai oublié. Pardonne-moi, excuse-moi. » Non, Il n'oublie pas. On a tous des talents. Il faut les repérer, parfois les réparer et surtout les célébrer.

À notre époque, nous sommes tous très doués pour dire ce qui ne va pas. Nous sommes très forts en analyse, un peu moins forts en synthèse. Nous sommes très habiles dans la description de ce qui ne va pas dans la société, mais une personne responsable n'est pas celle qui a la capacité de voir la réalité. On ne lui demande pas juste de constater, on lui demande des propositions, des solutions.

L'Église doit être réparée, mais la société aussi. Dans l'atmosphère sociale de notre société, certains mots capables de réparer la vie relationnelle souffrent d'une forte érosion. La rédemption, la compassion, le pardon, la réconciliation, la bienveillance, le respect de la dignité de l'autre, la pudeur, la clémence, la compréhension, la miséricorde, l'indulgence, la réserve, la modestie. Il y aurait tant d'autres termes. Ils sont devenus un peu préhistoriques, dépassés.

Mais ce vocabulaire n'est plus considéré a priori comme un exemple à suivre. Certains le considèrent comme une litanie pour les faibles. Mais ces termes, ce sont des projets de vie et des projets de bonheur pour notre vie relationnelle qui est devenue dure, sans pitié, intransigente. Nous avons besoin de vivre un retour à l'essentiel et pour cela, on a besoin d'une boussole intérieure : l'Évangile.

Après les années 68, où on a goûté à toutes les libertés, on a besoin, il me semble, de revenir à l'essentiel. Et si Dieu, au lieu d'être un fardeau, était un cadeau ? Et s'il a dit : si l'Église – vue comme une structure froide, dépassée, déconnectée du monde politique – si on découvrait que l'Église a une âme et un projet de bonheur pour l'humanité. L'Église a un pouvoir unique et opportun : aujourd'hui ressusciter la dimension symbolique de notre société. Là où, comme je l'ai dit souvent, les polémiques et les divisions règnent, il serait important de retrouver les forces capables d'unifier d'abord les êtres et après la vie relationnelle. L'Église peut aider à réparer parce qu'elle vit depuis toujours le mouvement de la conversion.

La conversion n'est pas une attitude triste et doloriste et volontariste. La conversion est évolution et progression, cohérence avec notre foi, entre ce que nous savons, ce que nous croyons et ce que nous vivons.

Deuxième piste : la voie de la vision. Quelle vision de l'Église aujourd'hui ? Pour certains, c'est une vision catastrophe : « Le Titanic ». On est en train de couler. L'Église va disparaître. Comme je l'ai dit tout à l'heure, on nous le dit souvent, on manque de vocations. L'âge moyen des catholiques est élevé. Nous avons des assemblées maigres. Il y a une désaffection des familles. La société n'est plus chrétienne. Donc on est en train de couler.

Une autre vision, une vision conformiste : « tout va mal, mais la politique aussi va mal. Les finances et l'économie aussi. D'autres religions vont mal aussi. » Donc on se console en se comparant aux autres.

Après, il y a la vision messianique. « La situation est tragique, mais nous, nous avons une solution. Il faut construire l'arche comme Noé. Face aux dangers du monde, un groupe d'élus –les fidèles– se protégeront des flots en furie. » Umessianisme, guidé par une vision un peu cathare, où il y a les élus et les perdus.

Après, il y a la vision pessimiste. « Nous naviguons dans un bateau fantôme. Nous savons de quel port nous sommes partis, mais nous ne savons pas où nous allons. On avance dans le brouillard. » L'avenir n'est pas clair parce que le monde est un festival d'incertitudes.

Après, il y a la vision naïve. « Nous sommes dans un navire de croisière. À bord, il n'y a pas de soucis. Les problèmes sont restés sur le continent. Notre petit monde est confortable. Certes, il y a des difficultés, mais il ne faut pas s'agiter. Restons optimistes. »

Après, il y a la vision combative, voire un peu paranoïaque. « Les politiques sont contre nous, les évêques sont mous, les journalistes se moquent de nous, la société nous méprise. Alors, faut-il tout supporter ? Nous sommes sur une frégate. Nous devons protéger l'Église des menaces extérieures. C'est le temps de la force. Il faut agir fermement. Autrement, nous disparaîtront. » Dans cette vision, il y a le risque que le salut vienne non pas du Seigneur et du Sauveur, mais de nous-mêmes, de notre volonté et de notre force.

Après, il y a la vision disciplinée. « Nous sommes un navire cargo, nous transportons un énorme patrimoine ecclésial d'un lieu à un autre, d'un port à un autre. » C'est ce qu'on a toujours fait, mais un patrimoine qui n'est pas exploité.

Après, il y a la vision de connection. « Nous sommes dans des ferries – les corses, nous les connaissons bien. On transporte des personnes d'un point à un autre, d'une rive à une autre. L'action n'est pas spectaculaire, mais elle est efficace. » Cette vision favorise la communication et les contacts. Jésus l'a dit souvent dans l'Évangile : « Passons sur l'autre rive. » Il ne s'agit pas de fuir la dure réalité, mais d'explorer d'autres voies, de s'ouvrir à la créativité de l'Esprit de Dieu.

Il me semble que dans les moments de difficultés et de crises, il faut oser, risquer. Risquer non pas dans l'inconscience, mais dans la confiance. Il faut être créatif, il faut être audacieux. En 94, Nelson Mandela, dans son discours d'investiture, il avait dit : « Vous restreindre, vivre petit ne rend pas service au monde. Vous devez vous libérer de vos peurs. Vous devez libérer l'esprit en vous. »

Et justement., chers amis, nous avons la responsabilité de ne pas voler les rêves. L'Espérance et la joie des personnes qui nous sont confiées attendent quelque chose de nous. Nous avons la responsabilité de ne pas étouffer ces rêves qui sont à nous. Nous avons la responsabilité de ne pas voir un monde petit, de ne pas sombrer, comme je le dis souvent aussi dans le syndrome de Calimero. Vous connaissez ? « C'est trop injuste, c'est trop dur, tout va mal ». Et on rentre dans le *Livre des Lamentations*. Il faudrait aller vers le livre du *Cantique des Cantiques*.

L'Évangile est une puissance pour notre monde déboussolé. L'Évangile ouvre l'horizon, libère l'esprit, montre la voie à suivre. Alors, dans la vision, il faut rêver. Dans notre temps, nous voyons et d'autres voient la pauvreté de l'Église. Elle est bien visible. Et alors rêver est capital. C'est gratuit, comme on dit. Il ne s'agit pas, j'insiste, de fuir la réalité, mais il s'agit de réveiller la créativité et l'audace. Nous avons reçu le jour de notre baptême un l'esprit de force. Il ne faut pas l'oublier.

Lors d'une mission franciscaine à Lyon, il y a quelques années, nous avons trouvé un graffiti provocateur. C'était marqué en rouge dans un mur. : « Rêve ou crève ! » Notre vie chrétienne, depuis le baptême, doit être un rêve. Le monde a souffert des défigurations à cause de guerres, de violences, mais il a été transformé et transfiguré grâce à ceux qui ont osé des rêves pour un monde meilleur. Quand on pense à Luther King, combien de fois on a cité cette phrase : « J'ai fait un rêve. »

Et quand on pense à la Bible, quand on pense à Joseph et ses frères – j'ai toujours aimé ce passage : Joseph et ses frères. Quand il arrive à rencontrer ses frères, ils vont dire : « Le voilà, l'homme aux rêves. Tuons-le ! ». Des frères jaloux veulent tuer, étouffer les rêves de leur frère, un jeune homme.

Moi, je me dis : dans nos paroisses, dans nos familles, dans nos communautés, faut-il jeter dans une citerne nos rêves, nos désirs, nos projets ? Et je me dis aussi : dans nos paroisses, dans nos communautés, quelle

place pour les projets, les rêves ? Dans l'Église, souvent, nous sommes des spécialistes. Dès que quelqu'un a une idée originale, souvent on dit : « Mais non, les gens n'aiment pas ça, ça ne va pas marcher. » Avant d'essayer, on freine. Peut-être qu'il faut être audacieux, retrouver une certaine liberté intérieure.

Notre temps se prête à explorer d'autres voies et je crois que nous vivons dans une Église qui ne rêve pas assez. Je me dis : est-ce que nous avons un cœur vieux, un esprit vieux ? Rappelez-vous le passage du prophète Ézéchiel. « Je vous donnerai un cœur nouveau, un esprit nouveau. » Qu'avons nous fait de ces dons, de cette promesse ?

Dans la vie ordinaire, quand on se pose la question, il n'est pas rare de trouver dans l'Église des réponses à la défensive, du genre : « Mais alors, il faut inventer pour inventer ? Il faut favoriser des comportements fantaisistes ! Faut-il un régime bohème dans l'Église ? Faut-il privilégier les n'importe quoi ? » Et presque, le drame, c'est qu'on oppose créativité et fidélité, responsabilité et audace, imagination et profondeur.

L'Église porte un patrimoine lié à des hommes qui ont rêvé et qui ont fait rêver. Il ne faut pas l'oublier. Et quand nous voyons l'architecture, les cathédrales, la peinture, la musique et le grégorien, la culture, les missions. Dans le passé, tout au long de l'histoire, l'Église a été sublime dans sa fécondité créatrice.

Le prophète Ézéchiel annonce avec éclat la nouveauté apportée par l'action de l'Esprit : le cœur nouveau et l'esprit nouveau. Dans le passé, certains ont écouté et vécu cette provocation. Et nous, que faisons-nous ? Dieu s'engage pour que notre vie soit meilleure. « Je vous donnerai un cœur nouveau » – c'est à nouveau Ézéchiel – « Je vous donnerai l'esprit nouveau. Je ferai que vous marchiez selon mes lois. » Dieu s'engage. Il y a le « je » de Dieu. Nous ne sommes pas seuls, nous ne sommes pas abandonnés. Vous le savez, la peur ancestrale de l'homme, c'est la peur de l'abandon.

Nous ne sommes pas abandonnés et nous risquons de céder à cette peur en nous disant : « On est seul, on est âgé, on est fatigué, on est pauvre, on n'a pas de jeunes et on pleure. » Dans le passé, l'Église a fait rêver et aujourd'hui on fait pleurer ? Il y a un problème. Rappelons-nous que dans L'ancien Testament, c'est toujours du petit reste qui naît le peuple fidèle à l'alliance. Dans la fidélité, il y a toujours une fécondité.

Donc Dieu est nous, Dieu s'engage : « Je vous donnerai un cœur nouveau. » Donc n'ayons pas peur. Dans l'Évangile de Jean, Jésus dit : « Je ne vous laisse pas orphelins. » Dans l'Évangile de Matthieu : « Je suis avec vous jusqu'à la fin du monde. » Alors, allons de l'avant.

La nouvelle création commence par le cœur. Dieu change le cœur. Dieu ne rêve pas d'un cœur vieux, de l'esprit vieux. Dans la nouveauté de Dieu, il y a toujours la force et la foi. Et si je passe du prophète Ézéchiel à Jésus, il y a des paroles puissantes dans le discours de la montagne. Discours inaugural. Jésus commence au ministère. Une nouvelle création. « Jésus ouvra la bouche », une nouvelle création dans la *Genèse*. « Dieu dit, et cela fut ».

Jésus commence et il dit : « Vous avez entendu ? Moi, je vous dis ». Dans le « moi, je vous dit », il y a une nouveauté, un changement. Jésus agit. Jésus change le monde. Thérèse d'Avila, sainte Thérèse d'Avila, avait dit avec beaucoup de liberté : « À un moment, dans ma vie, j'avais l'âme fatiguée. Elle est devenue passionnée. » Quand on entend la voix de Jésus, quand on écoute les paroles de Jésus, on devient des êtres passionnés.

Jésus, il a dit dans le discours de la montagne : « Vous avez entendu, Moi, je vous dis ». Et il nous apporte une nouveauté extraordinaire : « Aimez-vous les uns les autres. », « Aimez vos ennemis. », « Ne jugez pas, ne condamnez pas. », « Donnez. », « Soyez miséricordieux. » Jésus ouvre une perspective nouvelle. Jésus

ouvre une manière nouvelle d'être avec les autres. Dans cette nouveauté, il n'y a pas l'espace pour la vengeance, pour la violence. Jésus inaugure la voie de la bienveillance.

On a besoin dans la vie de rêves et de prophéties. Nous devons sortir, il me semble, d'une vision trop protectrice de conservation de l'Église. Parfois, nous, catholiques, nous avons une vision tribale. On se protège et on attaque les autres. On est inquiets. On n'est pas sereins. Il ne faut pas être naïf, certes, mais il faut écouter « ce que l'Esprit dit aux Églises », comme le dit l'*Apocalypse*.

Les termes « nouveauté, imagination, créativité, audace » ne sont pas dangereux. Il ne s'agit pas d'effacer le passé, la tradition, mais il s'agit de sortir. –et parfois pour nous, les pasteurs– d'une vision trop gestionnaire pour commencer une vision nouvelle. Il faut passer de la gestion à la vision. La Parole de Dieu nous invite à dépasser le conformisme.

Alors, mes amis, notre vocation, c'est d'aimer. Et pour aimer, il faut se donner. Quand on croit, on aime, quand on aime, on se donne. Il y a une fécondité. La passion dans la mission, dans nos rêves, crée des personnes différentes, habitées, appelantes... On sort de la médiocrité. On vise l'excellence.

Rappelez-vous la vocation de Matthieu, le collecteur d'impôts. Il est assis, il vit sa fonction. Jésus passe dans sa vie. « Suis-moi. » Il ne fait pas de longs discours et il passe de la fonction à la mission. Il se lève. Il passe de l'immobilisme à la mobilité.

Le Seigneur passe dans nos vies. Nous devons, nous aussi chrétiens, être audacieux dans notre manière de vivre. Si nous voulons un Ciel, nouvelle Terre, une nouvelle Église, notre discernement doit se projeter au-delà des évidences. Il est capital pour nous, baptisés, de sortir de nos zones de confort. La mission exige l'apport de l'imagination. Notre Mère l'Église, bien qu'âgée, porte en elle une vie puissante. Nous avons hérité des structures matérielles. Il faut organiser l'Église, il faut répondre. Mais il ne faut pas que la gestion des structures étouffe le rêve et la fraîcheur d'une Église jeune et dynamique, créative, dans un monde sécularisé.

Nous avons reçu le jour de notre baptême, l'Esprit-Saint. Nous devons sortir de nos cénacles qui nous enferment. Jésus l'a dit à Nicodème : « il faut naître d'en-haut. Le vent souffle où il veut. Tu entends sa voix. Tu ne sais pas d'où il vient ni où il va. Il est ainsi pour qui est né du souffle de l'Esprit. »

Il ne faut pas naître de tactique, stratégie et politique, mais du souffle de l'Esprit. Et le vent de l'Esprit dans l'Église a le pouvoir de susciter la créativité qui nous stimule, la bienveillance qui nous unit, la solidarité qui nous renforce.

Alors je vais vers la conclusion : « Ayez du sel en vous-même », « vivez en paix entre vous. » Ce que nous écoutons dans l'Évangile de Marc 9, 50.

« Ayez du sel. » La vie a besoin de goût, de retrouver le goût. Jésus parle du sel, pas du sucre. Il est important de savoir que nous savons des défis magnifiques. N'ayons pas peur des défis. C'est pour ça que je vous parle des visions.

Nous pouvons connaître peut être la fatigue historique, mais le monde a soif. Il faut écouter la soif du monde. Le monde attend. Lors des moments des fatigues charismatiques, il faut passer sur l'autre rive. L'immobilisme, la passivité face à un monde que nous trouvons agressif ou passif, n'apportent rien. Notre mission n'est pas d'avoir peur. Notre mission est de donner du goût au monde sans tomber dans le messianisme naïf.

La dynamique évangélique de l'amour fraternel donnera de la force, de la joie et de la crédibilité aux communautés paroissiales, à nos églises, à nos communautés. La peur ne peut pas être le moteur de la vie. C'est l'amour qui doit être le moteur de la vie. Les communautés ne peuvent pas se limiter à fonctionner. Elle doit avoir une âme et un esprit. Un croyant ne peut pas se limiter à exister. Il doit vivre et vibrer. Sans l'amour, le cœur des baptisés devient aride. Notre société a besoin d'amour et il est risqué pour nous de parler d'amour. Parce que dès qu'on parle d'amour, on va voir le côté romantique et sentimental, « Amour, gloire et beauté » ou une vision un peu « peace and love ». Je vous parle de l'amour puissant qui transforme les vies.

L'amour ne passera jamais et par l'amour, nous baptisés, nous pouvons avoir des vies authentiques, sereines, aimantes. Soyons des chrétiens heureux malgré notre fragilité. Le monde attend avec impatience des signes. Nous n'avons pas des signes de pouvoir, mais le pouvoir des signes. Alors, il ne faut pas rater notre rendez-vous missionnaire avec la société et avec la soif du monde.

Et je conclus vraiment : ayons l'esprit de la bénédiction. Par les réseaux sociaux, on est sans pitié, dur... Au début de la messe, on commence en disant « Seigneur, prends pitié ! » Dans ce monde dur, nous devons être bienveillants. La logique de la bénédiction, la bénédiction à la fin de la messe ne se réduit pas à un geste liturgique. La bénédiction est un projet de vie. Dire du bien, communiquer le bien, véhiculer le bien. Ce que je souhaite pour vos paroisses, pour vos communautés, pour l'Église de Corrèze. Merci beaucoup.